

les jours, pendant la dernière moitié de sa vie, une si tendre dévotion au Sacré Cœur de Jésus. Il faut qu'elle ait été l'objet d'un grand amour de la part de Dieu, pour qu'il lui ait révélé et fait pratiquer à ce point une dévotion qu'il ne jugea à propos de faire connaître à son Eglise que cinquante plus tard.

Ce culte au Sacré Cœur est sans doute la source de la force de l'âme de la Vénéralle Mère de l'Incarnation et de cette sérénité imperturbable qu'elle conservait au milieu des plus grands dangers.

Ses dernières années

Désormais la vie apostolique de la Mère Marie de l'Incarnation semble terminée. Les années qu'il lui reste à passer sur la terre vont s'écouler dans des souffrances comparables à celles des martyrs. C'est par là que Dieu acheva l'œuvre de sa sanctification. « En l'année 1664, écrit-elle, il plut à la Divine Bonté de me visiter par une grande maladie et de m'y disposer d'une manière tout extraordinaire et tout aimable. Je vis en songe Notre Seigneur attaché à la Croix et entièrement couvert de plaies. Il gémissait d'une manière attendrissante et j'avais une forte impression qu'il cherchait quelque âme noble pour lui donner du soulagement dans ses extrêmes douleurs. Je n'en vis pas davantage, mais ma maladie étant venue ensuite, il me demeura dans l'esprit une impression si forte et si vive de ce Divin Sauveur crucifié, qu'il me semblait l'avoir continuellement sous les yeux, comprenant néanmoins qu'il ne me faisait part que d'une partie de sa Croix, bien que mes douleurs fussent des plus violentes et des plus insupportables. » Elle ajoute, faisant allusion à ses souffrances : J'y sens de l'attachement et j'ai peur que mes lâchetés n'obligent la Divine Bonté de me les ôter ou du moins de les modérer. De mon côté, j'aime mieux cette Croix que toutes les délices du monde. C'est la Bonté de Dieu qui m'a envoyé ces maladies comme un gage très précieux de son amour, ce dont je la remercie de tout cœur. »

Ses infirmités n'empêchèrent pas qu'elle ne fût réélue Supérieure.

Supérieure par résignation, elle s'acquitta de sa charge comme si elle eût été en santé, assistant à toutes les observances, jeûnant même tout un Carême, malgré une faiblesse tellement grande qu'elle ne pouvait rester à genoux le quart de la messe, même en s'appuyant. Pendant trois années, la Vénéralle éprouva cependant un peu de mieux et elle en profita pour terminer ses travaux sur les langues sauvages ; mais au milieu de toutes ses occupations une seule pensée l'absorbait et de jour en jour devenait un tourment plus vif ; c'était le désir d'aller à Dieu.

La dernière lettre de la Vénéralle à son fils dépeint un état familier aux extatiques, mais peu compréhensible pour qui n'a pas l'expérience de ces choses : « Quelque sujet d'oraison que je puisse prendre, je l'oublie. Je me trouve en un moment, mais sans y faire réflexion, dans mon fond ordinaire, où mon âme contemple Dieu dans lequel elle est. Je lui parle suivant le mouvement qu'il me donne, et cette grande privauté ne me permet pas de le contempler sans lui parler. Mes paroles sont comme à mon Epoux et il n'est pas en mon pouvoir d'en dire d'autres. Mon amour n'est jamais oisif et mon cœur ne peut respirer que cela. Les respirs qui me font vivre sont de mon Epoux ; ce qui me consume de telle sorte par intervalles que si par miséricorde il n'accommodait sa grâce à la nature, j'y succomberais et cette vie me ferait mourir... »